



**HAL**  
open science

# Pouvoir royal et violence sociale dans le royaume de Léon au XIIe siècle

Charles Garcia

► **To cite this version:**

Charles Garcia. Pouvoir royal et violence sociale dans le royaume de Léon au XIIe siècle. Cahiers de linguistique hispanique médiévale, ISSN : 2108-7083, 2005, 28, pp.281-306. 10.3406/cehm.2005.1706 . halshs-00836858

**HAL Id: halshs-00836858**

**<https://shs.hal.science/halshs-00836858>**

Submitted on 6 May 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0  
International License

## Pouvoir royal et violence sociale dans le royaume de Léon au XIIe siècle

Charles Garcia

---

### Citer ce document / Cite this document :

Garcia Charles. Pouvoir royal et violence sociale dans le royaume de Léon au XIIe siècle. In: Cahiers d'études hispaniques médiévales. N°28, 2005. pp. 281-306;

doi : <https://doi.org/10.3406/cehm.2005.1706>;

[https://www.persee.fr/doc/cehm\\_0396-9045\\_2005\\_num\\_28\\_1\\_1706](https://www.persee.fr/doc/cehm_0396-9045_2005_num_28_1_1706);

---

Fichier pdf généré le 27/02/2024

## Resumen

El «motín de la trucha», levantamiento popular acaecido en la ciudad de Zamora a mediados del siglo XII, servirá de punto de partida para ilustrar la materialización y el simbolismo de la violencia en la Edad Media. Dicho motín será particularmente enfocado desde el punto de vista del discurso narrativo y de los valores sociales que éste transmite. Para ello, intentaremos evidenciar una temática variada que permita resaltar los principales aspectos: políticos, religiosos o jurídicos. La quiebra del equilibrio social por la violencia nos aproximará asimismo a las estrategias elaboradas por los grupos de vecinos para afirmar su influencia en la ciudad; sin olvidar que dicha ruptura será el elemento clave que nos lleve a deducir que estamos en presencia de una narración novelada de los hechos, escrita en época muy posterior, para dar sentido a un momento distinto del que presenta y del que no es sino la metáfora.

## Résumé

Le déroulement de la révolte dite du «motín de la trucha», survenue à Zamora au milieu du XIIe siècle, nous servira de point d'ancrage pour illustrer la matérialisation de la violence et sa portée symbolique. Cette émeute populaire sera particulièrement analysée sous l'angle du discours narratif et des valeurs sociales qu'il véhicule. Aussi, tenterons-nous d'en dégager de multiples variantes à la croisée du politique, du religieux ou du juridique. La rupture de l'équilibre social par la violence rend possible la lecture des stratégies mises en place par les groupes qui résidaient dans la cité pour affirmer leur influence. Cependant, cet écart est également le principal indice qui permet de conclure à une récréation discursive des événements, élaborée bien plus tard, pour éclairer un autre contexte dont elle est la métaphore.

# Pouvoir royal et violence sociale dans le royaume de Léon au XII<sup>e</sup> siècle

Charles GARCIA

Université de Poitiers

## RÉSUMÉ

Le déroulement de la révolte dite du «*motín de la trucha*», survenue à Zamora au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, nous servira de point d'ancrage pour illustrer la matérialisation de la violence et sa portée symbolique. Cette émeute populaire sera particulièrement analysée sous l'angle du discours narratif et des valeurs sociales qu'il véhicule. Aussi, tenterons-nous d'en dégager de multiples variantes à la croisée du politique, du religieux ou du juridique. La rupture de l'équilibre social par la violence rend possible la lecture des stratégies mises en place par les groupes qui résidaient dans la cité pour affirmer leur influence. Cependant, cet écart est également le principal indice qui permet de conclure à une relecture discursive des événements, élaborée bien plus tard, pour éclairer un autre contexte dont elle est la métaphore.

## RESUMEN

*El «motín de la trucha», levantamiento popular acaecido en la ciudad de Zamora a mediados del siglo XII, servirá de punto de partida para ilustrar la materialización y el simbolismo de la violencia en la Edad Media. Dicho motín será particularmente enfocado desde el punto de vista del discurso narrativo y de los valores sociales que éste transmite. Para ello, intentaremos evidenciar una temática variada que permita resaltar los principales aspectos: políticos, religiosos o jurídicos. La quiebra del equilibrio social por la violencia nos aproximará asimismo a las estrategias elaboradas por los grupos de vecinos para afirmar su influencia en la ciudad; sin olvidar que dicha ruptura será el elemento clave que nos lleve a deducir que estamos en presencia de una narración novelada de los hechos, escrita en época muy posterior, para dar sentido a un momento distinto del que presenta y del que no es sino la metáfora.*

À Maxime

Peu après le partage de la Castille par Alphonse VII en 1157 en deux entités politiques différentes, la Castille et le Léon, un événement singu-

lier, connu sous le nom de : « l'émeute de la truite »<sup>1</sup>, se produisit à Zamora, l'une des principales cités du vieux royaume. C'est grâce à l'interprétation de cet épisode que nous entendons mettre en évidence l'articulation symbolique et idéologique de la violence dans l'Espagne médiévale<sup>2</sup>. Cette révolte, comme tant d'autres au Moyen Âge, naquit d'un simple prétexte et aboutit rapidement à un embrasement généralisé. Comme bien souvent, la banalité de l'acte déclencheur n'est ici que le révélateur du franchissement d'un seuil devenu insupportable à beaucoup : celui de la perception de la « tyrannie » des seigneurs dans leurs comportements quotidiens. Peut-on parler d'un acte qui dévoile le blocage profond d'une société frustrée et contrainte à la soumission ? S'agit-il d'un décalage entre le niveau de fortune de certaines catégories sociales et leur image, ou bien d'une convergence ponctuelle d'intérêts ? Voilà en quelque sorte certains des mobiles possibles du déchaînement de violence que nous nous proposons de déceler à travers l'exemple des événements qui survinrent à Zamora au milieu du XII<sup>e</sup> siècle.

#### LA VIOLENCE DE L'ÉMEUTE ET SES VICTIMES SYMBOLIQUES

Alors qu'une matinée hivernale de l'année 1158 touchait à sa fin, le fils d'un cordonnier de la localité se laissa tenter par une belle truite qu'il avait aperçue sur un étal du marché<sup>3</sup>, poisson qu'il s'empressa d'acheter<sup>4</sup>. Il faut dire que l'heure relativement avancée de la journée autorisait théoriquement les roturiers à faire leurs emplettes, après qu'ils eurent strictement respecté la vieille coutume qui accordait la primauté du choix des produits mis en vente aux membres de la noblesse. Cependant, et bien que l'acquisition eût été régulièrement faite, elle fut contestée sur le

1. Cesáreo FERNÁNDEZ DURO, *Memorias históricas de la ciudad de Zamora, su provincia y obispado*, Madrid, t. I, 1882-1883, p. 342-345 ; Ernesto FERNÁNDEZ-XESTA Y VÁZQUEZ : « *El motín de la trucha y sus consecuencias sobre don Ponce Giraldo de Cabrera, Príncipe de Zamora* », *Primer congreso de historia de Zamora*, 4 t., *Medieval y moderna*, Zamora : Diputación provincial, 1991, t. 3, p. 261-283 ; Concha VENTURA CRESPO et Florián FERRERO FERRERO, *Leyendas zamoranas*, Zamora : Semuret, 1997, p. 17-28.

2. Nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer cette révolte, dans une perspective différente, dans l'un de nos précédents travaux : Charles GARCIA, « Une allégorie politique ambivalente. La chèvre et la dynastie des Cabrera dans le Léon du XII<sup>e</sup> siècle », *Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales*, 25, 2002, p. 363-383.

3. Il s'agit sans doute dans ce que l'on appelait le *Mercado Viejo* situé non loin de l'église de Santa María de la Horta.

4. Nous suivons ici la trame du manuscrit le plus anciennement connu, daté du début du XVI<sup>e</sup> siècle, attribué à Florián de Ocampo, et conservé à la Real Academia de la Historia, Collection Salazar y Castro, G-49 : « *Relación de un alboroto que hubo en Zamora, contra los regidores y caballeros, de los que algunos se refugiaron en la iglesia de Santa María la que prendió fuego el pueblo y fueron quemados en ella* ».

champ par le dépensier, *despensero*<sup>5</sup>, du noble don Gómez Alvarez de Vizcaya, seigneur de Morales, qui réclama la truite pour son maître. Outré par l'insolence du majordome, le rejeton de l'artisan refusa de rendre la truite qu'il considérait sienne. Face à l'insistance de l'officier et pour se protéger des menaces de pendaison que ce dernier proférait à son encontre, le fils du savetier ameuta la foule des chalands qui accourut instantanément pour lui porter secours. Doit-on invoquer les meurtrissures endurées par son serviteur, ou bien est-ce pour laver l'affront subi par le domestique rentré bredouille ? Toujours est-il que don Gómez fit convoquer la noblesse zamorane afin de tenir au plus tôt une assemblée dans l'église de San Román, lieu habituel des réunions de l'état des *defensores*, dans le but de préparer une riposte contre le menu peuple. Mais alors que les nobles discutaient entre eux des mesures à prendre, un dénommé Benito, peaussier de son état et représentant de la communauté auprès du *concejo* de la ville, prit la tête de la révolte. Il guida l'ensemble des émeutiers en direction de l'église. Arrivés sur place, Benito fit fermer les issues du bâtiment auquel il fit mettre le feu. C'est ainsi que, piégée par un vaste incendie, périt la fine fleur de la noblesse zamorane, au premier rang de laquelle se trouvait le fils aîné du gouverneur de la ville qui n'était autre que le comte don Ponce Giraldo de Cabrera<sup>6</sup>, *mayordomo* – chef des services palatins – du roi Ferdinand II de Léon. Seule la sainte forme parvint à échapper à l'embrasement généralisé en se faufilant à travers une légère ouverture, qui fendait le mur nord de l'édifice, pour aller se mettre à l'abri dans la chapelle des *Dueñas* qui se trouvait non loin de là.

Les insurgés zamorans, après avoir livré aux flammes puis rasé la demeure de don Gómez, et par crainte de plus amples débordements et des représailles que ne manqueraient pas d'exercer à leur encontre les familles des nobles immolés, toujours menés par Benito *el Pellitero*, décidèrent d'aller chercher refuge au royaume du Portugal tout proche. Une fois en lieu sûr dans le pays voisin, les quelque quatre mille mutins, qui avaient été accompagnés dans leur fuite par femmes et enfants, envoyè-

5. *Las siete partidas*, Gregorio LÓPEZ (éd.), Salamanque, 1555, édition en facsimilé, II, IX, 13, fol. 25r<sup>o</sup> : « *Despenseros son otros oficiales, que han de comprar las cosas que han menester, para gouerno del rey, e por esso les llaman assi porque ellos espended los dineros, de que las compran. E estos deuen auer en si quatro cosas. La primera, que sean acuciosos. La segunda sabidores. La tercera leales [...]. E si fueren sabidores saber las han conoser, e comprar a pro de su Señor e dar cuenta, e recabdo dellas, quando menester fuere. E si fueren leales, guardarse han de fazer furto: e non tan solamente a su Señor: mas aun a los otros, de quien lo compraren: e aun saberlo han bien dar, e apuestamente, alli do lo ouieren de fazer* ».

6. Les épitaphes du père et du fils sont toujours visibles dans la cathédrale de Zamora comme le rapporte Maximino GUTIÉRREZ ÁLVAREZ, *Corpus inscriptionum Hispanie medievalium. I/1. Zamora. Colección epigráfica*, Turnhout : Brepols, 1997. L'épitaphe du fils (n° 22) se trouvant près de la sacristie, p. 29 : « *Hic iacet Ponce, filius comitis Poncius* » ; quant à celle du père (n° 24), elle se trouve dans l'un des piliers de la croisée du transept, p. 30-31 : « *Hic iacet comes Poncius de Cabrera, strenuissimus in armis, qui obiit era millessima ducentesima septima* ».

rent au monarque léonais des messagers porteurs de requêtes de repentir pour le sacrilège et les atrocités commis, ainsi qu'une demande expresse de protection contre toute velléité de vengeance de la part du comte Ponce et des autres aristocrates, faute de quoi ils s'établiraient définitivement dans la contrée lusitanienne. Le prince, magnanime comme il se doit, accorda son pardon à l'ensemble des mutins mais le soumit cependant à conditions : les révoltés devraient aussi obtenir l'amnistie et l'absolution d'Alexandre III, le saint pontife du moment. Pendant que les fuyards attendaient une réponse à leur supplique de grâce, Ferdinand II sut mettre à profit les troubles survenus sur les bords du Duero pour confisquer les possessions du majordome don Ponce et lui ravir ses titres. Mécontent de la décision royale, le comte de Cabrera se *dénaturalisa* et s'en alla offrir ses services, en compagnie de vingt autres nobles qui lui étaient restés fidèles, au roi Sanche III de Castille.

Considérant que la repentance des perturbateurs était sincère, le pape et l'évêque de Zamora Étienne accordèrent leur absolution à tous les fauteurs de troubles, à charge toutefois pour eux de reconstruire, à leurs frais, une autre église au même endroit – qui devait devenir Santa María *la Nueva* après cette date –, et de l'embellir en la décorant d'un somptueux retable – ou plus exactement d'un parement d'autel. En ce qui concerne les nobles exilés en Castille, ils purent réintégrer le vieux royaume consécutivement au traité de paix signé le 23 mai 1158 à Sahagún par les deux frères, Sanche et Ferdinand<sup>7</sup> ; accord qui permit également aux bannis de récupérer leurs biens<sup>8</sup> et leurs titres, à l'exception notoire de la tenure de Zamora qui ne fut pas rendue au comte Ponce Giraldo de Cabrera. Quant à Benito, que beaucoup tenaient pour saint en raison de sa piété – n'avait-il pas la réputation d'offrir à l'Église pour les œuvres une pelisse

7. Juan FERNÁNDEZ VALVERDE (éd.), Rodrigo JIMÉNEZ DE RADA, *Historia de rebus Hispanie*, Turnhout : Brepols (Corpus Christianorum. Continuatio mediaevalis. LXXII), 1987, livre VII, chap. XIII, p. 234 : « Et conuiuio splendide celebrato rex Sancius aduentus sui causam et cuius consilio sic aduenerat, ciscitatur ; cui respondit [Ferdinand] : “ Ad uos tanquam ad patrem et dominum ueni securus, de uirtute bona presumens, et supplico quod regni mei fines inuadere non uelitis, quia etiam, si uelletis, uobis hominum facere sum paratus ”. Cui rex Sancius sic respondit : “ Absit a me ut terram, quam pater meus uobis contulit, mee subiciam potestati, uel frater meus, filius tanti patris, alicui hominio sit astrictus. Set cum pater noster regnum nobis diuiserit, et uos uestris et ego meis et prouentus et terram tenemur magnatibus impartiri, quorum auxilio patres nostri et terram perditam habuerunt et Arabes repulerunt. Reddatis ergo pheuda sua comiti Poncio de Minerba et aliis magnatibus, quos priuastis, et non credatis susurronibus contra eos, et ego in continenti recedo ” ».

8. José Antonio FERNÁNDEZ FLÓREZ (éd.), *Colección diplomática del monasterio de Sahagún (857-1300)*, t. 4 (1110-1199), Léon : Centro de Estudios e Investigación « San Isidoro », 1991, doc. n° 1332, p. 276 : « Et ego rex Sancius do uobis fratri meo, regi Fernando, illam terram uestram quam ego cepi, pro magno amore et amicitia et do uobis eam hoc modo : vt comes Poncius et comes Osorius et Poncius de Minerba teneant eam in fidelitate ».

sur dix pelisses qu'il confectionnait –, il fut enterré dans l'église de Saint-Paul où sa dépouille continua à produire des guérisons miraculeuses, raison pour laquelle on le vénéra à cet endroit pendant des siècles.

La légende de « l'émeute de la truite » a été reprise par de nombreux historiens pour expliquer les violences et les antagonismes sociaux dans le royaume de Léon au Moyen Âge<sup>9</sup>. En effet, tout un courant historiographique s'est longuement attaché à opposer le groupe des « privilégiés », les nobles en général, à celui du menu peuple « opprimé »<sup>10</sup>, souvent identifié avec les habitants les plus pauvres des villes, qui parvenait malgré tout à faire entendre sa voix au moyen de l'unique solution qu'il avait à sa disposition : la révolte<sup>11</sup>. Ainsi, grâce à ce schéma parfaitement agencé, d'aucuns auront contribué à nous donner une image de la société médiévale léonaise, fatalement violente, puisque marquée par des clivages tranchés une fois pour toutes, et dans laquelle les groupes définitivement individualisés ne pouvaient que s'entre-déchirer. Pourtant, si l'on relit attentivement le récit des événements, on s'aperçoit qu'il est le fruit d'une élaboration discursive, et donc édifiante, qui vient lui ôter le caractère spontané qui a jusqu'à présent été défendu et que l'on a considéré inhérent aux narrations populaires transmises par voie orale.

Quel sens donner à cette révolte ? Est-il encore possible de persévérer dans une interprétation exclusivement antagoniste alors que cette méthode, après avoir permis, il est vrai, des progrès indéniables, a depuis montré ses limites<sup>12</sup> ? Il nous semble important, avant de nous attacher aux aspects matériels et institutionnels des faits relatés, de nous arrêter sur l'émeute en tant que révélatrice du discours et des valeurs sociales ambiantes qu'elle véhicule. En ce sens, la violence, très présente on le sait dans la société médiévale, ne sera pas uniquement envisagée sous

9. Reyna PASTOR, *Resistencias y luchas campesinas en la época del crecimiento y consolidación de la formación feudal. Castilla y León, siglos X-XIII*, Madrid : Siglo veintiuno, (1<sup>re</sup> édition, 1980), 1990, p. 10 : « Con relación al problema de la lucha de clases, de las clases antagónicas principales en una formación económica-social-feudal, conviene plantearse primero algunos conceptos. Para comenzar el del "movimiento". Adoptaremos aquí una definición simple y abarcadora : dado que los campesinos representan la clase sobre la que se ejerce la coacción extraeconómica que les mantiene en un estatus bajo, será un "movimiento cualquier acción colectiva contra el estatus bajo. El movimiento, por lo tanto, tiene su origen en la naturaleza misma de la economía campesina" ». L'épisode de la « mutinerie de la truite » se trouve p. 143-144.

10. Juan Ignacio GUTIÉRREZ NIETO, « Tipología de los movimientos sociales del siglo XII en León y Castilla », *Hispania*, 141, 1979, p. 27-50, p. 28 : « Bien entendido que consideramos por movimientos sociales la explicitación de los conflictos sociales inherentes al orden medieval y moderno, principalmente a través de la acción o de la reclamación jurídica o política por un conjunto o conjuntos de individuos pertenecientes a un estamento, clase o grupo ». À propos de l'émeute zamorane, voir p. 40-42.

11. Carlos ESTEPA DÍEZ, « Sobre las revueltas burguesas en el siglo XII en el reino de León », *Archivos leoneses*, 55-56, 1974, p. 291-307.

12. François-Olivier TOUATI, « Révolte et société : l'exemple du Moyen Âge », in : *Violence et contestation au Moyen Âge. Actes du 11<sup>e</sup> congrès national des sociétés savantes*, Paris : CTHS, 1990, p. 7-16, p. 9.



l'angle de l'opposition sociale entre « classes », mais à la croisée d'autres domaines comme le politique, le juridique et le religieux<sup>13</sup>.

L'émeute, en tant que matérialisation d'une violence latente, mit subitement en cause l'équilibre social existant à Zamora. Pris au dépourvu, les nobles cherchèrent à réagir au plus vite, car c'est dans ce désordre que résidait le véritable danger, bien plus que dans les simples troubles matériels vite réparés. Les rancunes longtemps contenues explosèrent lorsque la cohabitation, ou les humiliations, furent devenues trop pesantes. Les solidarités qui pouvaient exister entre habitants d'une même cité, entre *milites* et *menestrales* au cas présent, éclatèrent à ce moment-là. C'est alors que resurgirent les clivages, de manière plus ou moins achevée, qui permirent au conflit de perdurer. Le désordre social et spirituel atteignit son paroxysme dans l'incendie de l'église de San Román. En réalité, cette transgression, qui relève ici du sacré, est moins forte qu'il n'y paraît. Ainsi, que ce soit dans le Léon ou en Castille, l'église était un édifice public. C'était un espace ouvert, puisque lieu habituel de réunion des *vicini*, dont la plus importante de toutes, l'assemblée légalement reconnue représentative de la communauté : le *concilium*. À Zamora, ce dernier avait pris l'habitude de se réunir dans l'église de Sainte-Marie Madeleine<sup>14</sup>. Lieux ouverts à tous dans l'Espagne médiévale, les églises étaient aussi, et surtout, des espaces sacrés.

Les excès particulièrement violents de la révolte aboutirent à la mort d'hommes, crimes pour lesquels il fallut répondre devant le roi. Pourtant, l'émeute avait aussi causé des morts symboliques comme celles de la truite et de la sainte forme : victimes propitiatoires qui nécessitaient une rédemption tout aussi symbolique, c'est-à-dire devant aller au-delà de la simple construction d'un retable, aussi magnifique fût-il. La truite, comme tout poisson, renvoie à la symbolique de l'eau. Animal traditionnellement pris en bonne part chez les auteurs anciens<sup>15</sup>, il participe pour l'essentiel de la résurrection, et partant, du baptême. En dehors des obligations d'abstinence alimentaire liées au calendrier liturgique, la chair de ces poissons, particulièrement abondants dans les pêcheries situées sur le

13. Nicole GONTHIER, *Cris de haine et rites d'unité. La violence dans les villes, XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Turnhout : Brepols, 1992.

14. Jesús MAJADA NEILA (éd.), *Fuero de Zamora*, Salamanca : Librería Cervantes, 1983, p. 21 : « *Homme que a otro ferir, vaya el ferido e demuestre las feridas a bonos homnes; e desd' i abóguenlo que le venga fazer derecho al tercer día a la hora de la tercia a Sancta María Magdalena, al portal de la carrera* ». Nous ne savons pas si les « *casas de consistorio* » sises à proximité de l'église San Martín de los Caballeros étaient leur propriété ou bien le lieu de réunion des assemblées postérieures, *apud* Manuel F. LADERO QUESADA, *La ciudad de Zamora en la época de los Reyes Católicos. Economía y gobierno*, Zamora : Diputación de Zamora, 1991, p. 2, note 6.

15. Jacques Voisenet signale la relative indifférence des auteurs anciens pour les poissons d'eau douce, *Bêtes et hommes dans le monde médiéval. Le bestiaire des clercs du V<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle*, Turnhout : Brepols, 2000, p. 112.

Duero à son passage devant Zamora au XII<sup>e</sup> siècle<sup>16</sup>, était jugée supérieure à celle de la viande<sup>17</sup>. Manger du poisson était un acte particulièrement valorisant, donc social, motif qui explique l'origine de la querelle et l'ampleur prise par cette dernière. Pour les chrétiens, le poisson évoquait, entre autres choses, la figure du Christ, symbole confirmé par la philologie de ce mot grec et l'acrostiche qui en découle<sup>18</sup>, sa dimension mystique étant ainsi fortement chargée de connotations eschatologiques.

En ce qui concerne la sainte forme, elle représente non pas l'image du Christ, mais son vrai corps dans l'eucharistie. Il était dès lors impensable qu'elle puisse périr consumée par les flammes, voilà pourquoi elle réussit à s'extraire du brasier grâce à la providentielle fissure dans le mur. Le sens étymologique du vocable hostie, *victime*, en fait l'allégorie par excellence des temps derniers<sup>19</sup>. Délogée du tabernacle par la violence des hommes, elle retrouve dans cet épisode son sens premier en s'offrant en sacrifice pour expier les fautes des pécheurs. L'obligation faite par le pape aux incendiaires de construire un nouveau temple participe également de l'expiation symbolico-religieuse. Outre le fait de rétablir le Christ en sa demeure, il n'est pas indifférent de relever que la nouvelle église fut consacrée à Marie, la mère de Dieu, première invocation faite à la Vierge dans la cité de Zamora. Il faut dire que la deuxième moitié du XII<sup>e</sup> siècle, période de la construction de l'actuel bâtiment, fut celle du développement du culte marial en Espagne<sup>20</sup>, comme dans le reste de l'Occident latin<sup>21</sup> ; la somptueuse offrande faite à Marie devant alors être interprétée comme un signe de rédemption et de réconciliation pour l'ensemble de la communauté de la ville.

16. Fernando LUIS CORRAL, « Feudalismo y molinos: la posesión de aceñas en Zamora en el siglo XII », *Studia zamorensia*, III, 1996, p. 53-75. En 1450 les truites étaient vendues sur le marché de San Juan de Puerta Nueva dans les conditions suivantes : « *De truchas de quatro arrelles, e dende arriba, dos maravedís, e dende ayuso, fasta dos arrelles, un maravedí, e dende ayuso, no dé ninguna cosa* », Salustiano MORETA VELAYOS *et al.* (éd.), *Ordenanzas municipales de Zamora. Siglos XV y XVI*, Zamora : Diputación de Zamora, 1991, p. 96.

17. Bruno LAURIOUX, *Manger au Moyen Âge. Pratiques et discours alimentaires en Europe aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, Paris : Hachette, 2002, p. 69-71.

18. ICTHUS, « poisson » en grec, monogramme du Christ et acronyme des mots : *Iesus Christos Theou Uios Sôter* qui signifient : « Jésus-Christ, Fils de Dieu Sauveur ». Jean DANIELOU, *Les symboles chrétiens primitifs*, Paris : Le Seuil, 1961, p. 49-63.

19. Isidore de SÉVILLE, *Etimologías*, José OROZ RETA *et al.* (éd.), 2 t., Madrid : Biblioteca de Autores Cristianos, t. 1, p. 612 : « *Hostiae apud veteres dicebantur sacrificia quae fiebant antequam ad hostem pergerent* ».

20. William A. CHRISTIAN, JR., *Apariciones en Castilla y Cataluña (siglos XIV-XVI)*, Madrid : Nerea, 1990, p. 27.

21. Georges RUPALIO [acronyme], « La Vierge comme "système de valeurs" », *in* : Marie. *Le culte de la Vierge dans la société médiévale*, Dominique IOGNA-PRAT *et al.* (éd.), Paris : Beauchesne, 1996, p. 5-12.

## LA VILLE : UN ESPACE FAVORABLE À LA VIOLENCE

Outre les individus qui y habitaient, la ville de Zamora est l'un des principaux protagonistes dans l'éclosion et le déroulement de « la révolte de la truite »<sup>22</sup>. Zamora, plus que toute autre agglomération médiévale<sup>23</sup>, était une cité close derrière ses épaisses murailles. N'est-ce pas la réputation qu'avait cette puissante forteresse dans toute l'Espagne, qualité véhiculée par le *Romancero* qui la qualifiait de « *bien cercada* »<sup>24</sup> ? La ville était un espace protégé des dangers extérieurs où régnait la concorde, puisqu'à l'abri des étrangers forcément nuisibles. Pourtant c'est cette même (sur)protection qui est à l'origine du sentiment d'entassement et de surfréquentation entre les groupes et donc génératrice de violence<sup>25</sup>.

La légende de « l'émeute de la truite » accorde une place prépondérante à la notion symbolique de l'espace. L'espace privilégié d'une ville comme Zamora s'opposait, dans l'imaginaire collectif, à l'espace inversé, ici représenté par le territoire « campagnard » qui était situé au-delà de la frontière portugaise. C'est dans cette relation symbolique à l'espace que l'abandon de l'agglomération léonaise prend tout son sens<sup>26</sup>. En dehors des graves menaces économiques que le départ définitif d'une telle masse de population pouvait faire peser sur le royaume de Léon, la modification du cadre géographique était un facteur d'identification des individus au groupe, en même temps qu'il les révélait. L'exil en terre étrangère contribua à faire naître, au sein du dynamique groupe des artisans et des « bourgeois » de Zamora, des solidarités nouvelles tout en renforçant celles qui existaient auparavant. Cette même évolution se produisit chez les opposants à la révolte, les autorités de la ville, pour lesquels la perception d'une forte cohésion chez les autres contribua à conforter le pressentiment d'un complot ourdi de longue date à leur encontre. C'est par conséquent le déplacement spatial qui aura permis de recréer les clivages et de replacer les uns et les autres dans leurs camps respectifs.

Cité émaillée de multiples églises romanes, ces bâtiments témoignent d'une croissance urbaine faite à Zamora par à-coups et qui accompagne le rythme d'arrivée des *populatores* dans ces quartiers. Probablement

22. Voici plusieurs décennies que la ville médiévale a perdu son image de havre de paix opposée aux campagnes deshumanisées. Voir E. WERNER, *Stadtluft macht frei. Fröscholastik und bürgerliche Emanzipation in der ersten Hälfte des 12. Jahrhunderts*, Berlin : Akademie Verlag, 1976.

23. Sur le rôle des enceintes urbaines dans la cohésion interne des villes et sur leur réalité symbolique vis-à-vis de l'extérieur, voir Jacques LE GOFF (coord.), *Histoire de la France urbaine*, t. 2, *La ville médiévale*, Paris : Seuil, 1980, notamment p. 198.

24. Mercedes DIAZ ROIG (éd.), *El romancero viejo*, Madrid : Cátedra, 1989, p. 140.

25. N. GONTHIER, *Cris de haine et rites d'unité...*, p. 9-14.

26. Serge MOSCOVICI, *L'âge des foules. Un traité historique de psychologie des masses*, Paris : Fayard, 1981.

placée au deuxième rang du royaume quant au nombre de ses habitants, derrière Salamanque et peut-être Léon, l'*urbs* de Zamora offrait encore au milieu du XII<sup>e</sup> siècle une image fortement ruralisée. Davantage bourgade que véritable ville, la différenciation sociale par activités ne dut pas se produire avant la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. Bien que l'on ne puisse pas vraiment parler de société urbaine avant cette date, de nombreux habitants, qui cumulaient le travail des champs avec une activité artisanale<sup>27</sup>, commencèrent à délaisser progressivement la première de ces tâches pour se consacrer uniquement à la seconde, évolution qui intervint au cours des décennies qui suivirent les événements survenus autour de l'église de Santa María *la Nueva*.

La révolte de Zamora met en scène, nous l'avons déjà observé, l'antagonisme entre deux groupes clairement différenciés : les nobles et le peuple représenté par les artisans : « *Levantóse el común contra los regidores y caballeros* »<sup>28</sup>. Le premier de ces groupes apparaît représenté par le chevalier don Gómez Alvarez, chevalier, et par le magnat Ponce Giraldo de Cabrera, *tenente* de la cité. Le récit de l'émeute assimile ces personnages à l'autorité locale à travers le contrôle de l'organisme du pouvoir officiel : le *concejo*. Cette narration, admise comme le rappel de faits véridiques par l'historiographie traditionnelle, a conduit les spécialistes à voir dans cette émeute la première tentative, dûment attestée, de la prise de contrôle du *concilium*, ou au moins d'une volonté de participation, par les « *dynamiques* forces montantes » de l'artisanat et du commerce<sup>29</sup>.

Ponce Giraldo, noble d'origine catalane, était apparu dans l'entourage d'Alphonse VII autour de 1130. Élevé à la dignité comtale par l'*Empereur* en 1141, c'est à ce moment qu'il est qualifié dans les documents de *prince* de Zamora. Nommé *maiordomus* par le souverain en 1145, il prit la direction, en cette qualité, de l'armée formée en 1147 pour attaquer la ville d'Almería qu'il réussit à conquérir. Il conserva la charge de *mayordomo* jusqu'à la mort d'Alphonse VII, survenue en 1157, fonction qu'il continua d'occuper au service du nouveau roi de Léon, Ferdinand II, jusqu'en 1167<sup>30</sup>. En sus de ces hautes responsabilités, ce magnat fut aussi titulaire de multiples *tenencias* dans la Tierra de Campos et dans ses environs, Villalpando, Castroverde, Villafáfila, Toro et Sanabria, ainsi que possessionné à Moreruela où il contribua à la fondation de l'un des premiers

27. Amando REPRESA, « Génesis y evolución urbana de la Zamora medieval », *Hispania*, 122, 1972, p. 525-545, p. 528.

28. Ocampo, *op. cit.*

29. María Luisa BUENO DOMÍNGUEZ, « El concejo de Zamora. Siglos XII-XIV », *Primer congreso...*, p. 119-136, p. 126.

30. Manuel RECUERO ASTRAY, *Alfonso VII, emperador. Estudio histórico-documental*, Léon : Centro de Estudios e Investigación « San Isidoro », 1979, p. 145.

monastères cisterciens de la Péninsule. L'on voit bien à travers ce rapide survol que la figure historique du comte de Cabrera ne correspond pas avec la trame du récit du tumulte ; quant au seigneur de Morales, aucun des documents connus ne certifie son existence pendant les troubles. Il est par conséquent probable que ce dernier apparaisse dans la nouvelle en qualité de représentant de la catégorie des *caballeros*, c'est-à-dire d'un groupe fiscalement privilégié puisque exonéré de toute taxe, et dont la fonction première était de combattre à cheval<sup>31</sup>. En effet, grâce au prestige et aux richesses que procurait la guerre, les *caballeros* occupaient d'office les plus hautes charges municipales, au premier rang desquelles celle de *juez del concejo*, chef de la milice, mais aussi *alcalde del concejo*, autrement dit l'officier responsable du maintien de l'ordre dans la ville.

La caractère rural de la cité de Zamora, fortement marqué jusqu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle<sup>32</sup>, explique l'absence d'artisans et de commerçants dans la documentation locale<sup>33</sup>. Nous sommes ici bien éloignés des nombreuses descriptions qui évoquent pour l'époque toute une série de termes tels que : « développement commercial », « capital marchand », « intense trafic d'importation » et autres « échanges de produits manufacturés ». On ne saurait bien entendu nier l'existence – obligée – d'un ou plusieurs marchés locaux<sup>34</sup> pourvus de leurs étals, mais de là à élaborer une vision idéalisée d'un marché à grande échelle il y a un seuil qui fait basculer la vision rétrospective de cette société dans un anachronisme certain. Et pourtant, en dépit des nombreux silences documentaires, la narration de la rébellion fournit le métier de deux des principaux acteurs du drame né autour du marché : un cordonnier et un peaussier.

L'opposition frontale entre les parties mises en évidence dans le conflit masque en fait un carré beaucoup plus subtil. « Privilégiés » contre « menus » certes, mais en ménageant des hiérarchies, car au sein de chaque camp se font aussi jour des degrés : entre le comte de Cabrera et

31. Jean GAUTIER-DALCHÉ, « Les sociétés urbaines léono-castillanes et la guerre : naissance des milices urbaines (XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles) », in : *Les sociétés urbaines en France méridionale et en péninsule Ibérique au Moyen Âge*, Paris : CNRS, 1991, p. 161-173 et : « En Castille pendant la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Les combattants des villes d'entre Duero et Tage », in : *Le combattant au Moyen Âge*, Paris : Publications de la Sorbonne - SHMES, 1995, p. 199-211.

32. José María FERNÁNDEZ CATÓN (éd.), *Colección documental del archivo de la catedral de León (775-1230). V (1109-1187)*, León : Centro de Estudios e Investigación « San Isidoro », 1990, doc. n° 1511 (1159) : « facio karta donacionis tibi Palla de una corte cum suas casas que comparara comes Osoirus de Anaia Pelaez, intus Zemora, in carral Maior... ».

33. En effet, nous n'avons trouvé qu'une seule mention, générique de surcroît, dans le Tombo Blanco de Zamora, ACZ, en date du 29 avril 1167, fol. 199v° : « Ego Stephanus, zamorensis episcopus, uobis Petro Didaci et ceteris mercatoribus zamorensis... ». María Luisa BUENO DOMÍNGUEZ, « La sociedad urbana en Zamora en los siglos XII-XIV », in : *Les sociétés urbaines...*, p. 51-72. LADERO, *La ciudad de Zamora...*, *op. cit.*, p. 86.

34. Julio GONZÁLEZ, *Regesta de Fernando II*, Madrid : CSIC, 1943, (1165), p. 390 : « Los reyes de León dan a Ponce Rodríguez la casa que tenían en Zamora, en el lugar del Mercadillo, determinada por la rúa ».

Benito en haut de l'échelle, et le fils du savetier et le dépensier en bas, on trouve don Gómez et le cordonnier. L'absence de traces relatives à l'organisation artisanale dans la Zamora du XII<sup>e</sup> siècle s'explique par les occupations majoritairement rurales de ses habitants. Le fait de travailler les champs n'exclut nullement qu'à certaines périodes de l'année, plus particulièrement durant l'hiver, ou à des moments précis de la journée, un certain nombre d'individus aient cherché à accroître leurs revenus en développant une activité artisanale complémentaire pour laquelle ils étaient doués. Il va de soi que ces personnes n'étaient pas organisées au sein d'une quelconque structure corporative. Il faut en fait attendre le milieu, et surtout la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, pour voir apparaître les premières *confréries* artisanales sur les bords du Duero, signe manifeste de l'essor des activités de transformation à cette époque.

C'est à ce moment précis que l'on voit fleurir à Zamora les premiers *gremios*<sup>35</sup> structurés autour du travail de transformation du cuir – peaux – et la fabrication de draps<sup>36</sup>. Amando Represa a évoqué l'existence de tanneries à proximité du vieux pont en 1207, ainsi qu'une église de San Salvador de los Curtidores, en 1267, attestée cependant quelques années avant dans les documents de l'époque<sup>37</sup>. Rien de surprenant à ce que les tanneurs et autres peaussiers se soient installés en dehors de la première enceinte, dans les bas quartiers près du fleuve et qu'on appela la *Puebla del Valle*<sup>38</sup>. La première confrérie de *pelliteros*, placée sous l'invocation de Marie, apparut en 1260<sup>39</sup>; alors qu'à la fin de ce même siècle, les chartes dévoilent la présence des peaussiers toujours établis autour de l'église paroissiale de San Julián del Mercado<sup>40</sup>. Mais alors que la ruelle des cor-

35. Nous employons ici un terme commode, équivalent au français «corporation», mais qui n'appartient pas au vocabulaire médiéval. Les dernières recherches tendent à considérer *gremios* et *cofradías* (confréries) comme étant synonymes. Ce dernier vocable, médiéval, était employé dans les sources en même temps que *mester* ou *menester*.

36. Paulino IRADIEL, «El desarrollo del comercio y de la industria: mercados, mercaderes y artesanos», in : *Historia de Zamora*, 3 t., *De los orígenes al final del Medioevo*, Zamora : Diputación de Zamora, 1991, t. 1 : p. 507- 541.

37. REPRESA : p. 541, note 28. Pour M.-F. LADERO (*La ciudad de Zamora...*, p. 89), il s'agirait de l'église de San Salvador de la Vid ; ce doute est cependant levé grâce à un document daté de juillet 1236 qui la mentionne déjà : «Mando unum quinionem qui est in Valle Aurea ad luminare sancti Salvatoris de Cortidores», in : José Luis MARTÍN, *Documentos del archivo catedralicio de Zamora. Primera parte (1128-1261)*, Salamanque : Ediciones de la Universidad, doc. n° 116, p. 96.

38. C'est ici que la documentation postérieure localise les rues : *Tenerías* et *Zapatería*, ainsi que la place du *Zumacal*, provenant du vocable *zumaque* – sumac –, plante utilisée pour son vernis par les tanneurs. María del Carmen PESCADOR DEL HOYO, «Los gremios artesanos de Zamora», *Revista de archivos, bibliotecas y museos*, 77/2, 1974, p. 449-520, p. 478.

39. José SÁNCHEZ HERRERO, «Cofradías, hospitales y beneficiencia en algunas diócesis del valle del Duero, siglos XIV y XV», *Hispania*, 126, 1974, p. 5-51.

40. Un manuscrit de 1337 nous confirme que c'est à cet endroit que se réunissait la confrérie des «*peleteros de corderinas e de fallifos*», placée sous l'invocation de sainte Marie, dans l'église

donniers se trouvait non loin de là, la confrérie des savetiers, placée sous la protection des saints Crépin et Crépinien, leurs patrons, se fixa dans la paroisse de San Juan de Puerta Nueva sur le plateau. Pourquoi nous être arrêtés si longuement sur ces activités dans la ville de Zamora ? Tout simplement en raison de la forte charge symbolique dont ces métiers étaient porteurs au Moyen Âge, aspect qui renforce l'impression chez le lecteur contemporain de se trouver en présence de l'œuvre de fiction qu'est la légende de la « révolte de la truite ».

En effet, dans cette composition le bon cordonnier s'oppose au méchant tanneur. Dans la tradition populaire occidentale, les cordonniers étaient des hommes régulièrement pris en bonne part<sup>41</sup>, perception qui était tout autre lorsque l'on avait affaire aux tanneurs, peaussiers et autres mégissiers. Ces derniers, véritables proscrits, résidaient dans les quartiers mal considérés à cause de l'odeur pestilentielle que leur activité dégageait, mais aussi parce qu'ils travaillaient sur les cadavres des animaux, tâche qui confinait à l'impur<sup>42</sup>. Les écrits castillans du Moyen Âge rapportent de longue date une vision négative de ce travail assimilé au plus bas des abaissements pour les chevaliers<sup>43</sup>. C'est cette même connotation particulièrement péjorative qui explique que Célestine, la célèbre entremetteuse, ait vécu près des tanneries, au bord du fleuve, au milieu d'une population peu recommandable où elle tenait boutique<sup>44</sup>. Dans un tel contexte mental, il était donc nécessaire de gratifier Benito, le leader de la sédition et incendiaire d'une église de surcroît, d'un métier particulièrement avilissant, celui de *pellitero*. Cette infamie, propagée pour renvoyer de Benito une image négative, se trouve accentuée dans certains des manuscrits, rédigés après celui déjà cité et conservés dans l'*archivo* noble de l'église de Sainte-Marie la Nouvelle, où le meneur est naturellement qualifié d'étranger<sup>45</sup>, étant entendu qu'aucun Zamoran n'aurait pu

---

de Saint-Julien, et que c'est dans ce même lieu que les marchands réalisaient leurs transactions commerciales, tous les mardis, en échange du paiement d'une indemnité de quatre maravédis versée pour l'entretien du prêtre de la paroisse, de sa fabrique, de son illumination, des réparations nécessaires et d'un hôpital attenant (ACZ, 16/II/46). Nous situons cette église dans l'actuel pâté de maisons délimité par les rues Baños et de la Manteca, c'est-à-dire sur les bords du Duero.

41. Joaquín DÍAZ et Maxime CHEVALIER, *Cuentos castellanos de tradición oral*, Valladolid: Ámbito, 1985, p. 65-66, p. 94-95. José A. SÁNCHEZ PÉREZ, *Cien cuentos populares españoles*, Palma de Mallorca: José J. de Olañeta, 1998, p. 136-140.

42. Jacques LE GOFF, « Métiers licites et métiers illicites dans l'Occident médiéval », in : *Pour un autre Moyen Âge* (rééd.), Paris: Gallimard, 1977, p. 91-107.

43. *Ordenanzas reales de Castilla*, Huete, 1484: 4.2.9, in : Antonio de SAN MARTÍN (éd.), *Los códigos españoles concordados y anotados*, Madrid, 12 t., 1872.

44. Fernando de ROJAS, *La Celestina*, Dorothy S. SEVERIN (éd.), Madrid: Cátedra, 2000, p. 110 : « Tiene esta buena dueña al cabo de la cibdad, allá cerca de las tenerías, en la cuesta del río, una casa apartada, medio cayda, poco compuesta y menos abastada ».

45. Salvador GARCÍA DE PRUNEDA, « Santa María la Nueva de Zamora », *Boletín de la Sociedad*



commettre une telle atrocité. Le Moyen Âge aimait à jouer, nous le savons, sur l'ambivalence des concepts. Aussi, après avoir dénigré le peaussier, fallait-il le réhabiliter pour faire de lui plus qu'un véritable héros : un saint. La rédemption, qui efface l'extraction sociale et annule le sacrilège, fut réalisée par l'affirmation de la naturelle charité chrétienne de Benito : « *el cual, de cada diez pellejos ó zamarros que hacia, daba uno por Dios* », et par sa destinée fixée pour l'éternité en tant que saint thaumaturge : « *el cual esta sepultado en la iglesia de San Pablo de dicha ciudad, por el cual ha hecho Dios muchos milagros y hace hoy día* »<sup>46</sup>.

Dans le registre symbolique, la fable réserve aussi une place particulière au *regidor* – anachronisme pour le XIII<sup>e</sup> siècle – don Gómez de Vizcaya car, non contente de le faire périr dans l'incendie avec ses compagnons nobles, la chronique insiste sur le marquage négatif de sa mémoire, donc de son honneur. En effet, après que les assaillants eurent mis le feu à l'église, ils entreprirent de raser jusqu'aux fondations la demeure toute proche du seigneur de Morales. Par cet acte, ils entendaient jeter un sort infamant sur son ancien propriétaire, usant d'une pratique alors habituellement réservée dans les *fueros* du Moyen Âge, tant castillans que léonais, aux traîtres à la communauté et aux faux témoins<sup>47</sup>.

#### LE POUVOIR ROYAL, RÉGULATEUR DE LA VIOLENCE

Les régulations de la violence instaurées par le système social ayant échoué à Zamora, il fallut que l'une des parties cédât en s'auto-exilant de l'autre côté de la frontière, et plus précisément dans le village portugais de Constantim. Ce départ volontaire des insurgés, partis pour ne pas aggraver la situation, révélait l'échec des formes de pacification mises en place jusqu'alors par la communauté. Pourtant, ce retrait ne pouvait être que momentané. En effet, comment continuer à faire prospérer l'économie d'une ville, et par conséquent protéger son existence même, en faisant abstraction de la partie la plus dynamique de sa population ? En corollaire à cette interrogation, quel pouvait être l'avenir de Zamora ? C'est pour dépasser cette contradiction que le recours à la figure du prince s'impose, c'est-à-dire à l'autorité qui a pour vocation naturelle à détenir seule la violence légitime. Ainsi, là où l'on avait cru voir une

*Castellana de Excursiones*, 53, 1907, reproduction en fac-similé, Grupo Pinciano, Valladolid, 1984, p. 101-111, p. 110 : « *y el uno de los primeros que el fuego apellido y puso en la iglesia fue un extranjero, que á la sazón era procurador de la ciudad, á el cual decían Benito Pellitero* ».

46. *Ibid.*

47. Javier ALVARADO PLANAS, *El problema del germanismo en el Derecho español. Siglos V-XI*, Madrid : Marcial Pons, 1997, p. 246-247. Jean GAUTIER-DALCHÉ, « Vengeance privée, composition, inimitié, trahison, comme facteurs d'exclusion dans les sociétés urbaines de l'Espagne castillane », *Senefiance*, 6, 1978, *Exclus et systèmes d'exclusion dans la littérature et la civilisation médiévales*, p. 179-191.



opposition binaire entre les nobles et le *común*, on découvre un jeu à trois comprenant le monarque dans le rôle du juge suprême.

L'altercation entre le fils du cordonnier et le dépensier, deux acteurs de second plan, se produisit, comme nous l'avons signalé, sur le principal marché de la ville. Lieu privilégié de sociabilité et endroit où les habitants se donnaient en spectacle, en même temps qu'ils étaient les spectateurs des autres, le marché était l'espace public par excellence. Aussi, faire un affront à quelqu'un ou bien l'invectiver sur le marché revenait-il à donner la plus grande publicité à cet acte, autrement dit à proférer à son encontre la plus forte des injures<sup>48</sup>. L'autorisation de créer un marché était une prérogative royale, cela veut dire que les centres d'échange étaient placés sous l'autorité du prince. Tout un chacun devait pouvoir s'y rendre sans être molesté et le fait d'enfreindre cette règle équivalait à rompre la « paix du marché » ; c'était en quelque sorte braver l'autorité du souverain<sup>49</sup>.

Sollicité en dernière instance par une société en quête d'apaisement, le roi n'en sut pas moins profiter de la révolte pour renforcer son pouvoir. La perception des fautes au Moyen Âge était, on peut s'en douter, fort différente de la nôtre<sup>50</sup>. Ainsi, la forfaiture commise par les émeutiers contre Giraldo Ponce, le *dominus villae*, était forcément moins grave que si elle avait été perpétrée contre le roi. Dans ce cadre social, les fautes, comme les actions, suivaient une stricte gradation morale et pénale. Curieusement, puisqu'à l'opposé de notre sensibilité actuelle, l'irrévérence marquée par un « inférieur », page ou mineur, était jugée comme étant plus humiliante que celle causée par un *vecino* de plein droit. L'outrage du fils du cordonnier fut de la sorte ressenti de manière plus insultante que s'il avait été provoqué par le père ; de la même façon, répétons-le, offenser quelqu'un en plein marché était considéré comme un facteur aggravant. Et c'est bien parce que la noblesse s'estimait sans doute au-dessus de la justice, pour tout ce qu'elle considérait comme une atteinte à son honneur et à son statut, que l'église de San Román s'emplit si rapidement à l'appel de l'un d'entre eux, le sentiment de solidarité jouant maintenant pour le groupe des « privilégiés » après avoir joué pour le menu peuple.

Comment punir la félonie du bas peuple ? Dans les catégories mentales médiévales toute faute était porteuse d'une forte dimension religieuse. Comme nous l'avons déjà souligné, le simple châtement imposé

48. Emilio SÁEZ *et al.*, *Los fueros de Sepúlveda*, Ségovie, 1953, p. 19. Nicole GONTHIER, *Cris de haine et rites d'unité...*, p. 132-133.

49. Luis G. DE VALDEAVELLANO, *El mercado. Apuntes para su estudio en León y Castilla durante la Edad Media*, (1<sup>re</sup> édition, 1931), 2<sup>e</sup> édition, Séville : Université de Séville, 1975.

50. Nicole GONTHIER, *Le châtement du crime au Moyen Âge*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 1998.

par l'autorité civile, fût-elle le roi, n'était pas suffisant. Il fallait aussi que les coupables et la société se réconcilient avec Dieu au moyen d'une expiation spirituellement connotée, telle l'offrande de l'église et du retable de Santa María *la Nueva*, seule capable d'éliminer jusqu'au souvenir du mal. Puisque les insurgés avaient définitivement échappé à la pendaison, leur affliction devait être à la hauteur du saccage commis. Le caractère édifiant de la fable est ici manifeste à travers la mise en scène des différents acteurs. Le corps social, avide de calme, se trouvait apaisé par la peine infligée aux criminels. En ce qui concerne l'Église, représentée par le pape et l'évêque, elle sortait de cette affaire confortée par une décision où religion et morale se confondaient ; quant au monarque enfin, nouveau Salomon, il voyait son autorité consolidée par sa capacité à régler seul le conflit et se montrait bon chrétien par l'octroi de l'indulgence. Vicaire du Christ sur terre, le roi, qui aspirait à la détention exclusive de la violence légale, gracia les fuyards qui lui avaient adressé des lettres pour implorer sa rémission. Par cet acte de nature religieuse, et partant, symbolique, le souverain se montrait miséricordieux, en même temps qu'il prenait de la hauteur vis-à-vis du groupe nobiliaire, qui lui était soumis et devait lui obéir, mais qui était malheureusement assoiffé de vengeance et impatient d'appliquer la loi dans toute sa rigueur.

L'acte du pardon royal, motivé par un contexte politique donné, comporte une incontestable connotation religieuse. Il conférait à celui qui l'octroyait une dimension éthique en résonance avec l'idéal du bon et juste roi tel qu'il apparaît dans les *Siete partidas*<sup>51</sup>. En accord avec ce code législatif, le pardon royal fut abordé selon les trois critères définis dans ce texte : *misericordia*, *merced* et *gracia*. Pour régler le conflit zamoran qui risquait d'avoir pour conséquence le dépeuplement de tout un territoire, Ferdinand II s'attacha à mettre en pratique la première et la dernière de ces trois recommandations. La miséricorde rattache effectivement le pardon à la piété religieuse, tandis que la grâce renvoie à la libéralité individuelle du monarque, autrement dit à sa propre grandeur d'âme. De fait, le pardon royal constitue une arme politique entre les mains du prince, c'est une prérogative qui l'habilite tant à pardonner les mutins qu'à sanctionner la noblesse rebelle, *levantisca*<sup>52</sup>.

#### L'« ÉMEUTE DE LA TRUITE », UNE MÉTAPHORE

Le châtement infligé aux séditieux fut public et collectif parce qu'il devait réparer un crime commis contre les intérêts et la sécurité de la *communi-*

51. *Partidas*, VII, 32, 3.

52. María Inmaculada RODRÍGUEZ FLORES, *El perdón real en Castilla (siglos XII al XVIII)*, Salamanca : Ediciones de la Universidad, 1971.

*tas*, d'autant plus que dans les villes médiévales les incendies étaient des fléaux particulièrement redoutés. Tout au long de cette démonstration, nous avons laissé entendre que la révolte de Zamora n'était nullement le récit d'une histoire véridique, comme l'a cru l'ensemble des historiens jusqu'à aujourd'hui, mais la mise en scène d'un acte se voulant exemplaire et devant être compris par les contemporains de l'auteur. Mais, de qui s'agit-il ? Quelle est la situation dont il cherche à rendre compte et dans quel but ?

L'historien actuel sait bien qu'il faut se garder des chroniqueurs. Ceux-ci, chargés le plus souvent de compiler et de raconter sur ordre l'histoire d'une contrée ou d'un grand homme, s'ingénient la plupart du temps à orienter, pour ne pas dire inventer, le cours des événements au profit de la cause qu'ils défendent ou pour laquelle ils sont rémunérés. Tel est le cas de Florián de Ocampo, l'inventeur de cette fable et chroniqueur du début du XVI<sup>e</sup> siècle, qui fut amplement à la hauteur de ses prédécesseurs et aussi falsificateur qu'eux devant l'histoire<sup>53</sup>. L'émeute de la « truite » ne fut pour cet écrivain qu'un prétexte pour présenter, à sa manière, le douloureux épisode survenu à Zamora pendant la « révolution » dite des *Comunidades*.

Qui est ce Florián de Ocampo ? Qu'est-ce qui le poussa à agir de la sorte ? Lorsque Ocampo inventa cette histoire, il était prébendé d'une paroisse rurale du diocèse de Zamora, plusieurs années avant de devenir, en octobre 1546, chanoine de la cathédrale<sup>54</sup>. Son maigre bénéfice étant alors insuffisant pour vivre dans l'aisance, Florián, qui ne manquait pas d'appuis à Zamora et qui avait su mettre en évidence ses talents de polygraphe, fut engagé par les autorités locales pour ennoblir la déjà prestigieuse histoire de la cité, tout cela dans le sillage d'aussi glorieux prédécesseurs que le franciscain Juan Gil de Zamora, précepteur du roi Sanche IV à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Il arrive pourtant avec les exécutants qu'ils agissent à leur guise, selon leur fantaisie, ou bien qu'ils soient subitement pris d'un élan de pointillisme professionnel – d'intégrité ? – et qu'il soit impossible d'obtenir d'eux ce que l'on en attendait. Chargé par la municipalité de chanter les louanges de Zamora, et surtout de ses origines canoniques qui l'identifiaient à l'ancienne et héroïque Numance, l'ingrat petit clerc refusa de se compromettre dans une telle entreprise de

53. Georges MARTIN, « Dans l'atelier des faussaires. Luc de Tuy, Rodrigue de Tolède, Alphonse X, Sanche IV : trois exemples de manipulations historiques (Léon-Castille, XIII<sup>e</sup> siècle) », *Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales*, 24, 2001, p. 279-309.

54. Asterio-Miguel del BRÍO MATEOS a tracé la biographie de cet ecclésiastique, *La saga de los Docampo*, Madrid, 1997, et : « El maestro Florián Docampo », *Anuario del Instituto de Estudios Zamoranos Florián de Ocampo*, 2000, p. 559-568.

falsification au grand dam de ses commanditaires et du *regimiento* de sa ville natale<sup>55</sup>.

Non content de se dresser insolument contre ses supérieurs, l'irrespectueux prélat sut tirer profit de son statut et de son long séjour dans les archives de la cathédrale pour en exploiter le fonds documentaire, ainsi que les manuscrits de nombreux couvents et monastères du diocèse, en sus de ceux de la commune de Zamora, pour rédiger une *Chronique générale d'Espagne* qui fut publiée en 1543<sup>56</sup>. Dans cet ouvrage, le chroniqueur situa Numance à proximité de Soria, comme cela est correct, au plus grand désespoir des autorités officielles de la ville qui le blâmèrent publiquement pour cet affront<sup>57</sup>. Toutefois, parfaitement équipé d'une grande masse de notes et de documents, Florián de Ocampo, le plus grand connaisseur de l'histoire de Zamora ayant vécu au XVI<sup>e</sup> siècle, était largement aguerri et dans les meilleures des conditions pour procéder aux manipulations de son choix<sup>58</sup>.

Pourquoi les *Comunidades*? Probablement né en 1490, Florián de Ocampo vécut avec ferveur et sympathie l'essor et le développement de ce mouvement anti-seigneurial qui secoua la Castille entre 1520 et 1526, et plus particulièrement les événements survenus dans sa ville natale pendant l'été 1520. L'année suivante, alors qu'il était encore étudiant à l'université d'Alcalá de Henares, Florián de Ocampo se déclara ouvertement partisan de l'évêque de Zamora, don Antonio de Acuña, l'un des principaux leaders *comuneros* et qui était pour lui un véritable héros<sup>59</sup>. Après la

55. Cesáreo FERNÁNDEZ DURO, *Memorias históricas de la ciudad de Zamora, su provincia y obispado*, 4 t., Madrid, 1882, t. 1, p. 17-18.

56. Il avait déjà publié à Zamora, en 1541, les *Quatre parties entières de la Chronique d'Espagne*, œuvre de refonte dans laquelle il assemble l'*Histoire d'Espagne* et la *Chronique de Castille* d'Alphonse X. Sur ces travaux, voir Vicente BÉCARES BOTAS, *Civitas. MC aniversario de la ciudad de Zamora*, Zamora: Junta de Castilla y León, 1993, p. 254-256 et Georges MARTIN, «Sur la genèse, l'architecture et les fonctions du premier romancero historique», in: C. BREMOND et S. FISHER (éd.), *Le romancero ibérique. Genèse, architecture et fonctions*, Madrid: Casa de Velázquez (52), 1995, p. 53-71, article reproduit sous le titre «Le premier romancero historique (genèse, architecture, fonction socio-culturelle)», in: *Histoires de l'Espagne médiévale. Historiographie, geste, romancero*, Paris: Klincksieck, 1997, p. 209-231.

57. Cet effronterie lui aurait coûté la dignité de chantré à la cathédrale de San Salvador, écart qui ne l'empêcha pas d'obtenir le titre de chroniqueur royal en 1539 en même temps que Pedro Mejía et Ginés de Sepúlveda.

58. Robert B. TATE, *Ensayos sobre la historiografía peninsular del siglo XV*, Madrid: Gredos, 1970, p. 29-30: «A pesar de apelar constantemente al espíritu crítico, Ocampo utiliza de hecho, sin discriminación, testimonios fidedignos, no fidedignos y hasta apócrifos. Todo era molienda para su propio molino: amasaba toda tradición existente en un importante conjunto heroico [...] Ocampo fue más consciente que su predecesor de la aureola que confiere la historia mítica. Creaba un pasado para acomodarlo al ego hinchado del presente. Manejando tanta literatura histórica grecorromana como hoy disponemos, Ocampo no hace una obra a base de selección y comparación de material, sino una creación literaria, un símbolo espiritual de España en el siglo dieciséis.»

59. Joseph PÉREZ, *La révolution des «comunidades» de Castille (1520-1521)*, Bordeaux: Fêret,

défaite subie par Acuña à la bataille du Romeral, en mars 1521, Florián ne recula pas devant les agressions contre tous ceux qui à l'Université se réjouissaient de la défaite du haut dignitaire ecclésiastique, allant même jusqu'à jouer du poignard pour imposer son point de vue.

On ne saurait cependant comprendre la métaphore que la légende de la « truite » prétend restituer sans auparavant connaître la trame de l'épisode de Zamora qu'elle est censée interpréter<sup>60</sup>. Au printemps 1520, les délégués de Zamora aux Cortes de Compostelle et de La Corogne finirent par voter, après de nombreuses pressions et même un acte avéré de corruption, l'impôt, *servicio*, souhaité par Charles Quint, et ce contre les indications du mandat qui leur avait été clairement signifié par le *regimiento* de leur ville. Cette volte-face des représentants fut considérée par les habitants de Zamora comme une trahison à la parole donnée, motif qui provoqua un accès de violence dans la ville :

*porque en muchas ciudades habían concebido tan grande odio contra los procuradores de Cortes que otorgaron el servicio, juntándose con ello mentiras y fama de cosas que decían haber otorgado, que en las más dellas, luego que los procuradores llegaban, hacían contra ellos atrevimientos é insultos nunca pensados. Las primeras, después de lo que en Toledo estaba hecho, fueron Zamora y Segovia, cuyas poblaciones casi en un día se levantaron en comunidad, y se pusieron en armas con grandísimo escándalo, ejecutando la primera furia en sus procuradores de Cortes, que fue el nombre y ocasión con que se levantaron, llamándolos traidores y vendedores de la patria, porque habían otorgado el servicio á su rey; y los procuradores de la ciudad de Zamora escapáronse de la muerte que les iban á dar, porque huyeron por maña y mandamiento del conde de Alba de Liste, que era vecino y parte principal en aquella ciudad; pero con aquel ímpetu que los iban á matar, les fueron á derribar las casas, y lo comenzaron á hacer, y dejaron de acabarlo por ruego y acatamiento de la condesa de Alba, que salió á se lo pedir y estorbar. Tomóse allí no sé qué medio de ponerles dos estatuas en memoria de lo que ellos llamaban traición. Este conde fue muchos días freno y remedio para templar las cosas de aquella ciudad, para que, aunque tenía voz de comunidad, no se hiciesen en ella insultos y desatinos, como en las otras*<sup>61</sup>.

La chronique de Mejía, écrite plusieurs années après les faits, omet volontairement de rapporter quelques informations intéressantes pour notre développement. Ainsi, lors de cet accès de fièvre *comunera*, l'évêque Acuña aurait activement contribué, aux côtés de la comtesse d'Albe, à apaiser la fureur de la foule alors que don Diego Enríquez de Guzmán,

1970, p. 335. Ramón GONZÁLEZ NAVARRO pense qu'à ce moment Florián d'Ocampo n'était plus étudiant à Alcalá : « Florián de Ocampo y el Colegio Mayor de San Ildefonso en Alcalá de Henares », in : *Zamora, su entorno y América. Actos de las actas celebradas en Zamora los 4, 5, 6 abril, 1991*, Zamora : Diputación provincial, 1992, p. 557-567.

60. Nous suivons ici les travaux de Manuel FERNÁNDEZ ÁLVAREZ, « La Zamora comunera en 1520 », *Studia historica. Historia moderna*, 3, 1983, p. 9-24, et : « Zamora en tiempos de Carlos V », in : *Primer congreso de historia...*, p. 433-458.

61. Pero MEJÍA, *Relación de las Comunidades de Castilla*, in : *Historiadores de sucesos particulares*, Madrid : BAE, 1946, XXI, t. 1, p. 367-407, p. 375.

le comte d'Albe, aurait, quant à lui, attisé la haine populaire à l'encontre des délégués mandatés par la ville : Bernardino de Ledesma et Francisco Ramírez, poussant même les émeutiers à s'en prendre à leurs biens<sup>62</sup> et allant jusqu'à rédiger à l'avance la sentence que devait prononcer contre eux le tribunal constitué par le comte en personne. À Zamora, l'aristocrate avait détourné les revendications populaires pour se poser en garant du maintien de l'ordre dans la ville, face à une Couronne défaillante. Pendant toute cette période, le comte d'Albe, véritable maître de la cité par l'intermédiaire du *regimiento*, poursuit sans relâche tout sympathisant du mouvement *comunero* en emprisonnant et en bannissant les plus fervents de ses partisans. L'incendie de Medina del Campo par les troupes royalistes, en août 1520, fut l'élément détonateur qui décida la création d'une *comunidad* à Zamora avec à sa tête Antonio de Acuña et plusieurs chevaliers du précédent *regimiento*, auxquels vinrent s'ajouter les « députés » élus par les paroisses. Dès lors, la ville fut placée sous l'autorité de deux pouvoirs concurrents : le *regimiento* et la *comunidad*. Au début du mois de septembre, les principaux dirigeants du « parti de l'ordre », nettement affaibli par la tournure qu'étaient en train de prendre les événements, durent quitter la ville. Outre le comte d'Albe, il y avait parmi eux don Diego de Tolède, prieur de l'ordre de Saint-Jean, et Pedro Enriquez, tous trois parents, suivis peu de temps après par le *corregidor*, don Fadrique de Zúñiga qui fut remplacé à son poste par l'*alcalde* Francisco Docampo. À partir de cet instant, Zamora se déclara ouvertement *comunera* et put normalement envoyer des délégués à la junte de Tordesillas, dont un certain García Fernández Docampo, *regidor*.

Les quelques indices ci-dessus évoqués permettent d'établir un parallélisme patent entre certaines des situations des *Comunidades* de Zamora et la « révolte de la truite ». Qui mieux que Florián de Ocampo, connaisseur averti du passé médiéval de la ville et lié par le sang ou l'amitié à certains des principaux protagonistes de la révolte du XVI<sup>e</sup> siècle, pouvait être en mesure d'élaborer une fable dont le but poursuivi était d'obtenir le pardon des insurgés et la restitution de leurs biens ? Suivons ce processus dans ses grands traits. Antonio de Acuña, évêque de la cité, n'était pas Zamoran. Son aura auprès de la population lui permit cependant de prendre le contrôle de la *comunidad* locale pendant quelques mois. C'est lui qui organisa, depuis Toro, l'expulsion du comte d'Albe et de ses

62. José Carlos RUEDA FERNÁNDEZ, « Entre dos crisis, ca 1520-1560 : Zamora en la época del Emperador », *AIEZFO*, 2000, p. 569-584. Signalons qu'à Toro ce fut l'évêque Acuña qui autorisa, pour ne pas dire encouragea, la démolition des maisons du *regidor* Pedro Bazán, ardent partisan de la cause royaliste ; voir Luis VASALLO TORANZO, « El obispo Acuña durante el verano comunero. La destrucción de las casas del toresano Pedro de Bazán », in : *Homenaje a Antonio Matilla Tascón*, Zamora : Instituto de Estudios Zamoranos Florián de Ocampo, 2002, p. 651-665.

partisans en septembre 1520<sup>63</sup>. Comment ne pas voir en Benito, autre étranger dans la cité, une allégorie du prélat ? L'identification entre le comte d'Albe et le comte Ponce est beaucoup plus manifeste encore – le premier n'avait-il pas obtenu la *tenencia* du château de Zamora des mains de Ferdinand le Catholique en 1508 ? –, tout comme celle entre les lieutenants respectifs comme don Gómez Álvarez de Vizcaya et don Diego de Tolède. La ferveur de Florián de Ocampo manifestée à l'égard de l'évêque, pendant son séjour à Alcalá, est à la hauteur de l'appui que prêtèrent les membres de sa famille à l'ecclésiastique au sein de la propre Zamora. Ainsi, Garci Fernández Docampo fut l'un des personnages qui furent enfermés par le comte dans la forteresse de la bourgade en août 1520, ou bien Nuño Docampo, chevalier qui avait cherché refuge dans une église pour échapper aux poursuites de don Diego Enríquez de Guzmán. Or ces deux hommes, grands-oncles de Florián, de même que les meneurs des familles alliées comme les Porre(a)s, figurent sur la liste des exclus du « grand pardon » accordé par Charles Quint, *alias* Ferdinand II, et qui fut publiquement lue le jour de la Toussaint 1522 sur la grand-place de Valladolid. Quant à Francisco Docampo, frère des précédents mais sans doute moins impliqué dans les troubles *comuneros*, il fut gracié en 1525 par l'Empereur contre le versement d'une forte amende.

Arrangeant les faits historiques à sa manière, Florián de Ocampo plaça la mutinerie de « la truite » en 1168, date systématiquement ramenée par les spécialistes à 1158 afin de rendre plus plausible le lien entre les éléments inventés par l'archiviste, mais considérés par eux comme véridiques, et la réalité historique. La « révolution » des *comunidades* éclata en

63. La présence de l'évêque Acuña à Toro et non à Zamora, cité dont il était pourtant l'évêque, est due à de nombreux facteurs. Son inimitié avec le comte d'Albe était purement circonstancielle pendant l'été 1520. N'avait-il pas en effet entretenu d'excellentes relations avec ce grand aristocrate quelques années plus tôt ? Ne s'étaient-ils pas coalisés quelques années auparavant, lorsque leurs intérêts convergeaient, contre le cardinal-régent Cisneros ? En réalité, le séjour d'Acuña à Toro et non pas à Zamora pendant les mois d'été 1520 pourrait s'expliquer, en dehors de la plus grande proximité de la ville de Toro des centres urbains placés au cœur de la révolte *comunera* comme Valladolid, et surtout Tordesillas, par l'inimitié que l'ecclésiastique éprouvait de longue date vis-à-vis des autorités municipales zamoranes. La lutte séculaire entre le *concejo* et l'évêque, déjà patente du temps de don Suero au XIII<sup>e</sup> siècle, n'avait toujours pas cessé. Don Antonio Acuña avait en effet dû lutter âprement pour récupérer les biens fonciers que certaines villes avaient soustraits, au sud du Duero, des mains de ses prédécesseurs. Voir Luis FERNÁNDEZ, « El obispo comunero, don Antonio de Acuña, defensor de los bienes de la mitra zamorana (1509-1518) », *Hispania sacra*, XXXVI, 74, 1984, p. 485-508. Outre les conflits d'ordre purement matériel, le *concejo* et l'évêque s'étaient également fortement affrontés à propos des prestigieuses reliques de saint Ildephonse, principal joyau de la cité. En effet, don Antonio, qui avait caressé le secret espoir de devenir archevêque de Tolède, et de se placer en digne successeur du saint en qualité de primate des Espagnes, n'avait pas reculé devant l'utilisation du corps du défunt comme monnaie d'échange pour parvenir à ses fins, agissements dont avaient eu vent et qui avaient exaspéré le *regimiento* de Zamora. Voir Edward COOPER, « La revuelta de las Comunidades. Una visión desde la sacristía », *Hispania*, LVI/2, 193, 1996, p. 467-495.



1520, un an après l'élection de Charles sur le trône du Saint Empire, de la même façon que le soulèvement médiéval s'était produit en 1158, une année après l'accession de Ferdinand au trône de Léon. Après la défaite de Villalar, un certain nombre de *comuneros*, dont des membres de la famille Porras alliée des Docampo, passèrent au Portugal voisin où ils se placèrent sous la protection du roi, démarche effectuée plusieurs siècles avant eux par les exilés de Constantinople. Nous pourrions poursuivre longuement ces comparaisons si nous ne craignons pas de nous éloigner du sujet qui nous occupe. Signalons cependant la fin tragique de l'évêque Acuña, exécuté le 23 mars 1526, qui nous amène à replacer la date de rédaction de la légende, forcément liée au pardon de Charles Quint, entre le milieu 1522, avant la lecture de la sentence de Valladolid, et la pendaison du prélat<sup>64</sup>.

L'intégration du prétendu milieu artisanal du XIII<sup>e</sup> siècle dans cette querelle pour le contrôle du pouvoir municipal, en plein cœur du XVI<sup>e</sup> siècle, est tout aussi évocatrice de la transposition métaphorique opérée par Docampo. L'une des principales tâches administratives du *regimiento* était de s'assurer du respect des normes imposées aux artisans, que l'on soupçonnait de vouloir s'en affranchir à leur guise<sup>65</sup>. Il est fort probable que les Docampo, « oligarchie dirigeante » que nous voyons au sein de l'institution municipale depuis la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, aient été issus d'une ancienne famille d'artisans et de marchands – les Yáñez –, éventualité qui viendrait expliquer le fait que des membres de cette famille aient été indifféremment régisseurs au nom des *caballeros*, après avoir intégré le secteur de la petite noblesse à une date qui nous échappe, mais aussi représentants du *común*<sup>66</sup>. C'est ce dernier indice qui pourrait expliquer la relative mansuétude du rédacteur de la légende envers les délégués de la communauté – ou plutôt vis-à-vis de ses élites, les anciens *hombres buenos* – et d'une partie des chevaliers, alors qu'il est ouvertement hostile au groupe issu de la noblesse, les *hidalgos*, et *a fortiori* de celui de la haute aristocratie représentée par le(s) comte(s) – d'Albe ou de Cabrera. Quant à l'église de Saint-Julien, lieu de réunion des tanneurs et autres peaussiers, elle fait écho à celle toute proche de Saint-Simon, aujourd'hui disparue, et autour de laquelle une partie de la famille Docampo habitait et avait des propriétés. En ce qui concerne l'allégorie piscicole, elle pourrait bien

64. Alfonso María GUILARTE, *El obispo Acuña. Historia de un comunero*, Valladolid : Ámbito, 1983. Reconnaissons que cette datation relativement précoce de la rédaction de la légende, et purement hypothétique, n'intègre pas, faute de données connues pour le moment, le degré de connaissance de l'histoire de Zamora et des archives locales par son auteur présumé : Florián de Ocampo. Rien n'exclut par conséquent une datation plus tardive.

65. Manuel Fernando LADERO QUESADA, *Libros de acuerdos del consistorio de la ciudad de Zamora (1500-1504)*, Zamora : Ayuntamiento de Zamora, 2000, p. 19-22.

66. *Ibid.*, p. 29.



trouver son origine dans le différend qui opposa les *regidores* de la municipalité de Zamora aux *hidalgos* de la ville à propos de l'interdiction de vendre du poisson sur le marché sans l'aval des fonctionnaires désignés par les nobles, conflit que l'on connaît grâce aux documents de la session du *concejo* en date du 1<sup>er</sup> avril (sic) 1502 – manuscrits qui furent sans doute aussi consultés par Florián de Ocampo<sup>67</sup> –, et qui s'acheva par la victoire du *regimiento*<sup>68</sup>.

Bien que regroupant à l'intérieur de ses murailles une population qui se consacra majoritairement aux activités agricoles pendant tout le Moyen Âge, il semble incontestable que le *común* de Zamora, comme celui des autres villes castillanes, soit passé au cours des derniers siècles de cette période sous le contrôle du groupe des marchands et des artisans<sup>69</sup>. Il faudrait pourtant se garder de considérer la masse des roturiers comme un tout homogène, relativement pauvre, et donc solidaire face aux « privilégiés ». Quoiqu'il y ait eu des miséreux, ceux-ci côtoyaient au quotidien des personnes relativement aisées, les leaders naturels de la communauté, voire des *hidalgos*<sup>70</sup>. Or, si certains de ces derniers choisirent d'abandonner leur condition roturière pour intégrer le groupe du patriat urbain exonéré de nombreux impôts, d'autres optèrent pour la création et le renforcement de la structure organisée et connue sous l'appellation de *común* ou *comunidad*. C'est ce double versant qui explique la présence des rejetons de la famille Docampo dans les deux camps. Il est donc établi que la *communauté* n'était pas une organisation socialement

67. *Ibid.*, p. 244-253, p. 244-245 : « *En consistorio el dicho licenciado e bachiller e Pedro de Ledesma e Geronimo Vaca e García de Ledesma e Juan Docampo e Francisco Docampo [...]. Los dichos señores justicia e regidores dixeron que por quanto por esperiència se veia el daño que se recibia de poner los fieles el pescado de la red e por quitar el tal daño e movimiento que mandavan e mandaron que los fieles de las carnes que son o fueren desta çibdad no puedan poner el tal pescado syn lo mostrar e haser saber a los sobrefieles e aver su mandamiento de los tales sobrefieles o de qualquier dellos so pena que sy los fieles asy no lo hisieren que por la primera ves pague el que no lo fisiere de los dichos fieles tresientos maravedies e por la segunda ves pague seysçientos maravedies e por la tercera pierdan los ofiçios e queden inhábiles dellos e que la dicha pena se reparta conforme a las hordenanças e que en quanto a esta revocan el capitulo de la hordenança tocante al poner del pescado por los fieles e que en todas las otras cosas quede en su fuerça e vigor la dicha hordenança e que los derechos de poner el pescado sean e queden para los dichos fieles como la dicha hordenança disponia e que juren los dichos fieles esta hordenança antes de ser proveydos de los ofiçios segund juran las otras hordenanças e que se asyente con ellas.* »

68. *Ibid.*, 15 avril 1502, p. 253 : « *Lorenço Docampo fiel que fue nonbrado de parte de hidalgos de las carnes para estos tres meses juro en forma de guardar las hordenanças desta çibdad e la que agora nuevamente se fiso sobre el poner pescado eçebto lo que toca a la pena de la dicha ordenança que en esta sobreseyeron los dichos justicia e regidores e cometieron a mi el juramiento del otro fiel.* »

69. J. R. DÍAZ DE DURANA et E. GARCÍA FERNÁNDEZ, *Demografía y sociedad. La población de Logroño a mediados del siglo xv*, Logroño, 1991, p. 27-30.

70. Nous suivons ici l'excellent développement proposé par José María MONSALVO ANTÓN, très utile pour connaître l'implication des Docampo dans les *Comunidades*, et partant, dans la fable de la « révolte de la truïte » : « Solidaridades de oficio y estructuras de poder en las ciudades castellanas de la Meseta durante los siglos XIII al XV (aproximación al estudio del papel político del corporativismo artesanal) », in : Ángel VACA LORENZO (éd.), *El trabajo en la historia*, Salamanca : Éditions de l'université, 1996, p. 39-90.

homogène, mais bien un regroupement qui dépassait les clivages sociaux<sup>71</sup>. L'opposition par trop simpliste « classe contre classe » ainsi balayée, la lecture de la légende permet de comprendre, sous ce nouvel angle, les enjeux de la révolte et le système des alliances à première vue contre nature. Dans beaucoup de villes médiévales castillanes, à Zamora comme ailleurs, le mécontentement du *común* se produisait souvent en réponse aux mesures par trop contraignantes, en matière de fabrication et de commercialisation des produits, prises par le *regimiento* à l'encontre des artisans et des personnes qui vivaient de ce négoce<sup>72</sup>, mais aussi lorsque certaines des familles puissantes étaient écartées du pouvoir municipal par un *bando* concurrent. On comprend mieux, pour cette *universitas* hétérogène, l'importance des relations de voisinage, articulées au cas précis autour de la *colación* de Saint-Julien, fort différentes des liens de clientèle propres du patriciat urbain, et de l'élection en leur sein des délégués : *jurados*, *procuradores* ou *diputados*. En réalité, le projet de la *comunidad* était d'avoir une politique et des objectifs généraux, voilà pourquoi, même si la révolte populaire fut guidée par un peaussier, il ne s'agit à aucun moment de défendre les intérêts particuliers de telle ou telle corporation, mais bien de réparer l'injustice qui avait frappé tous les roturiers sur le marché lorsque le domestique d'un noble foula aux pieds le respect de la légalité qui pourtant s'imposait à tous.

Mejía raconte, nous l'avons déjà noté, que les effigies, *estatuas*, des deux *procuradores* auprès des Cortes de Compostelle furent publiquement exposées au regard de la foule en signe de trahison à la communauté des habitants de la cité<sup>73</sup>. Or, Florián de Ocampo n'inclut pas cet événement dans sa chronique légendaire. Il s'agit pourtant d'un élément hautement sym-

71. *Ibid.*, p. 84 : « *Las organizaciones del común sirvieron, pues, a los ricos —que no quisieron o no pudieron entrar en las filas patricias—, a los pobres y a los medianos; sirvieron a los peones y aprendices de los talleres y también a los maestros, a los que ponían el trabajo pero también a los que tenían capital, aunque no tanto poder como deseaban; sirvieron asimismo a los artesanos y a los campesinos. Los descontentos por su situación laboral, profesional o económica, los agraviados por las medidas de los gobernantes, los discriminados jurídicamente, los excluidos políticamente, los desplazados por otras familias, un heterogéneo espectro social por tanto, tenían una voz, una capacidad de presión cuyo umbral [...] era mayor de lo que la apariencia de su precariedad institucional indicaría a primera vista.* »

72. Ángel VACA LORENZO *et al.*, « Una ordenanza medieval [1437] del Concejo salmantino sobre el gremio de “cortidores e çapateros” de la ciudad y su entorno económico y social », *Salamanca*, 11-12, 1984, p. 55-96, p. 86 : « *Et commoquier que los dichos ofiçiales cortidores e çapateros fueron redarguidos por nuestra parte et después oydos e ovieron espaçio e término para se inculpar, et vistas sus razones, fueron e son fallados culpantes e por ello devían padecer penas.* »

73. Bernardino de Ledesma et Francisco Ramírez, les deux délégués, s'étaient effectivement réfugiés à Montamarta, bourgade située à quelques kilomètres au nord de Zamora, pour échapper à la vindicte populaire. Une telle attitude était comparable, aux yeux de Prudencio DE SANDOVAL, à la violence des bêtes féroces qui se répand, telle une épidémie, forcément à partir de l'extérieur : les côtes et les frontières (*Historia de la vida y hechos del emperador Carlos V*, 3 t., Madrid : BAE, 1955, t. 1, p. 285).

bolique du langage et de la mise en scène de la violence au Moyen Âge, ce rituel étant effectivement destiné à faire *mémoire* dans la ville pour graver à jamais dans les esprits le méfait des traîtres absents<sup>74</sup> :

*y fue que como no pudieron haber los procuradores, hicieron unas estatuas semejantes a ellos y las arrastraron por las calles públicas con pregones afrentosos, dándoles por traidores, enemigos de su patria, y después los pintaron en las casas del Consistorio, escribiendo al pie de cada uno quien era y lo que habían hecho contra aquella ciudad y contra la fe que prometieron*<sup>75</sup>.

Les effigies furent traînées, et sans doute pendues par les pieds, dans un souci de suivre le rituel à la lettre, après que leur forfait eut été claironné. Or, comme le rappel de cette action « bestiale », bien que symbolique, était susceptible de nuire aux meneurs emprisonnés pour lesquels Florián demandait la grâce, il est normal qu'il s'en soit dispensé.

Une annotation en marge du document conservé à l'Academia de la Historia, le plus anciennement daté sur « l'émeute de la truite », attribue la paternité de l'écriture à Florián de Ocampo<sup>76</sup>. À la fin du récit qui nous intéresse, et après un saut de ligne, l'auteur écrit de façon parfaitement lisible, et au milieu de la feuille, la mention : *Viriato*. S'agit-il d'un pseudonyme, comme certains ont pu le croire ? Si c'était le cas, cela conforterait notre idée quant à la création de la fable par un Ocampo soucieux de ne pas être démasqué. Nous pensons cependant qu'il n'en est rien et considérons que le prénom du héros lusitanien, écrit en plus grosses lettres et rappelons-le au centre du manuscrit, est simplement le titre qui annonce la narration suivante. Aussi, et bien que le chroniqueur n'ait pas respecté un ordre chronologique dans sa relation des événements historiques de Zamora, il semble qu'il ait eu l'intention d'insérer l'épisode de la révolte du XII<sup>e</sup> siècle au milieu des faits les plus anciens, tenus pour véridiques par ses contemporains, dans le but d'accréditer sa propre narration. Glissée parmi des légendes héroïques, telle que la farouche résistance du berger vetton Viriathe face aux envahisseurs Romains, la fable de la « truite », au contact d'un aussi prestigieux voisinage, ne pouvait qu'acquérir une autorité supplémentaire.

Partant d'une géographie et d'une topographie connue de tous – Zamora, Sainte-Marie la Neuve... –, faisant vivre à ces endroits des personnages historiques comme le comte Ponce et des saints locaux

74. Le sort réservé par les *Siete partidas* au traître capturé était bien plus infamant. Part. II, 28, 2 : « *que luego que lo cogiesen en mano, que lo matassen cruelmente por ello, rastrando lo, o desmenbrandolo, en manera que todos tomassen escarmiento, para non fazer otro tal.* »

75. Prudencio de SANDOVAL, *Historia de la vida...*, t. 1, p. 234, également cité par Angus MCKAY et Geraldine MCKENDRICK, « La semiología y los ritos de violencia : sociedad y poder en la corona de Castilla », *En la España medieval*, 11, 1988, p. 153-165, p. 163.

76. Voir *supra* : « *Esta letra creo sin duda es de Florián de Ocampo.* »

comme Benito, s'appuyant sur des faits matériels sans doute lus dans les archives comme l'incendie accidentel de l'église, Florián de Ocampo pouvait se servir d'un décor temporel et spatial parfaitement crédible pour introduire sa propre historicisation, laquelle se voulait exemplaire. Il s'agit en réalité d'un message destiné à l'autorité, Charles Quint en l'occurrence, et transmis au moyen d'un discours métaphorique très élaboré, voire sophistiqué. Dans ce cadre, le chroniqueur Docampo se substitue aux pouvoirs publics pour leur indiquer la meilleure façon d'agir. Loin d'être un simple reflet de la réalité, le symbolisme de la narration, en s'intégrant à l'histoire, tend à devenir un fait réel. Tout un chacun connaissait, dans les moindres détails, les faits survenus pendant les *Comunidades*. Aussi, le but de l'auteur était-il de retourner la perception négative de l'événement dans le camp royaliste. Il fallait instruire en quelque sorte à décharge en fournissant une nouvelle interprétation, donc une justification des actions, y compris les plus violentes. C'est parce que l'autorité officielle avait failli que la foule s'était sentie obligée d'agir de manière « légitime », d'un point de vue moral à ses yeux, et ne recula pas devant l'ignominie qu'était l'incendie de la maison de Dieu. La violence justicière était, dans ce cas, l'ultime et l'unique recours qui s'offrait au peuple. Ce n'est qu'après une longue discussion, et après que don Gómez eut alerté les nobles *malfechores* que les habitants passèrent à l'homicide collectif. L'incendie de l'église était une violence légitime, et donc justifiable, comme les *Comunidades*, en ce sens qu'il se déroula publiquement, ouvertement, contrairement aux agissements vraiment criminels parce qu'accomplis en secret.

À travers l'épisode de la « truite », Florián de Ocampo utilise la chronologie comme argument exemplaire censé faire autorité. C'était pour lui le moyen le plus efficace pour diffuser un message sans se découvrir. Ce procédé, véritable constante de l'histoire des peuples, se fonde sur une tradition inventée qui se veut porteuse d'un antécédent magnifié. Et c'est bien parce que l'auteur du texte s'efface, jusqu'à ne plus exister dans l'esprit des récepteurs, que la légende devient vraiment efficace. C'est ce dernier aspect qui explique qu'elle ait pu perdurer, en se renforçant, au fil des générations. La reformulation de données plus ou moins véridiques, mais replacées dans un cadre historique et géographique vraisemblable, remplit une fonction symbolique aux yeux des parties affrontées. La réécriture du passé, qu'il s'agisse de la fable de la « truite » ou des chroniques, n'est pas un acte passif mais au contraire tourné vers le présent, voire l'avenir. Son rôle est de donner un sens au moment présent qu'il s'agit de maîtriser, c'est pourquoi cette narration nous renseigne moins sur les acteurs que sur les catégories mentales et la situation historique de l'auteur. La transmission historique ne consisterait donc pas à révéler un

document enfoui dans les archives mais plutôt à forger des preuves toutes neuves, toujours utiles à l'action volontariste du présent ; le mélange de l'ancien et du neuf donnant une incontestable patine à ce dernier. Peut-on accuser Docampo de supercherie ? Disons que son brouillage des pistes ne procède pas d'une mauvaise intention, délibérément destinée à tromper ses lecteurs, mais constitue bien un acte de survie pour échapper au désespoir. Une fois les *Comunidades* anéanties, il lui fallait revenir sur les événements, autrement dit les transformer pour donner cohésion à la mémoire meurtrie des vaincus et par là même leur redonner la fierté perdue.